

Ni Céranon ni Sambuc ne paraissent embarrassés de ce silence.  
Tous deux étaient évidemment sous l'empire d'une préoccupation à laquelle la crainte était absolument étrangère.

Ces hommes, qui s'étaient traités en ennemis durant de si longues années, qui ignoraient à présent comment ils devaient se traiter, ces hommes avaient fort bien que, pour l'instant précis de leur rencontre, ils n'avaient rien à redouter l'un de l'autre, mais c'était moins le présent que l'avenir qui les faisait songer.

Martin Sambuc releva la tête.  
Céranon était immobile : il attendait.

Le Bayle parut avoir pris soudainement un parti décisif :

— Monsieur le baron, dit-il, je crois qu'entre gens comme nous la franchise brutale est le meilleur moyen à adopter.

Céranon s'inclina :  
— C'est mon avis, dit-il.  
Martin Sambuc le regarda fixement.

— Donc, reprit-il, je vais être franc !  
— Je vous écoute.

— Mais franc comme on ne saurait l'être plus.

— Parlez !

— Je ne vous demande pas l'engagement d'une même et égale franchise.

— Ah !

— Vous serez libre de me répondre.

— Je le pense, je l'espère !

— Comme il vous conviendra.

— J'en suis sûr.

— Donc, je commence !

— Commencez !

Martin Sambuc fit entendre un soupir profond ; puis secouant doucement et tristement la tête, il reprit après un silence :

— Monsieur de Céranon, vous souvient-il de l'année de grâce quatorze cent quatre-vingt-six ?

— Oui.

— Et du mariage de Sabine Demandois avec le Beau-Muguet ?

— Parfaitement.

— Et de la mort de Sabine ?

— J'ai assisté à son enterrement.

— Vous vous souvenez de tout ?

— De tout !

— Sans avoir rien oublié ?

— Rien absolument. D'ailleurs si j'avais oublié, votre récit, fait au château d'Auriac à Barcelonnette, le jour du mariage de mademoiselle Isabelle d'Auriac avec le comte de Saint-Allos, m'aurait remis sur la voie.

— Il y a longtemps de cela !

— Qu'importe !

— Le récit est présent à votre mémoire ?

— Comment si vous l'acheviez.

— Vous vous rappelez alors où j'en suis resté.

— Parfaitement.

— Dites-le moi.

Céranon réfléchit un moment :

— Vous en êtes resté, dit-il, au moment où Loys Demandois tombait dans la fosse creusée pour sa fille, à l'heure où chacun crut à une résurrection !

— Oui.

— Ce fut alors que je lus la lettre de monseigneur Des Allemands-Laval qui expliquait tout.

— Oui.

Le Bayle reprit.

— Sabine avait été enlevée par celui qui, l'aimait et étant aimé d'elle, avait eu recours à un subterfuge pour l'arracher aux bras d'un infâme.

Céranon regarda Martin Sambuc :

— Celui-là, dit-il, c'était !

— Moi ! dit le Bayle.

— Et l'infâme ?

— Le comte de Saint-Allos.

Et celui qui avait donné le narcotique !

— Un savant !

— Adrian Jaoul !

— Oui.

Céranon secoua la tête :

— Que pourrais-tu m'expliquer encore ? dit-il, je sais tout le reste.

Longtemps, tu as ignoré que le comte de Saint-Allos était le Beau-Muguet, que tu n'avais jamais vu.

En me rencontrant quelques années ensuite tu crus que le Beau-Muguet c'était moi.

— Je l'avoue.

— Le fils de M. d'Auriac, mieux informé que toi, sut, lui, que le véritable époux de Sabine avait été Saint-Allos.

— Raoul apprit cela le jour même



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous mois.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme. Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 10 Octobre 1885.

UN CAPITALISTE

Debout sur le trottoir, juste devant la porte d'un liquoriste, au coin de la place Cléry, Le cuirassier Briffaut qu'un artillerie escorte, Interpelle un lignard à peine dégauchi.

— Subséquentement et vu la chaleur, je suppose, l'Fantassin, qu'il fait soif et que l'on boirait bien !  
— Pour lors, j'eusse été fier de t'offrir quelque chose ;  
— Mais j'ai beau me fouiller dans tous les sens... plus [rien !]

A ces mots, le petit soldat, rouge de honte, — Sans voir que ces malins le raillent en dessous — Dans son porte-monnaie entr'ouvert cherche compte, Recompte, et dit : "Hélas ! je n'ai que vingt-cinq sous !"

Vingt-cinq sous ! quel richard ! c'est un capitaliste ! Vite on entre et l'on boit deux litres, nom d'un uom !... Car nos troupiers — suivant un profond moraliste — En guerre comme en paix prennent plus d'un canon !

Les odeurs de Montreal

SCÈNE PREMIÈRE

GONTRAN, (seul, assis devant une petite table de fer richement servie.) — Fernande est en retard. Elle hésite sans doute... Cela se comprend... un premier rendez-vous... Voyons, ou plutôt sentons quelle heure il est exactement. (Gontran se lève, la tête tournée dans la direction du port, et flaire à plusieurs reprises l'air qui commence à s'imprégner de parfums doux.) Je ne me trompe pas ; d'après l'intensité de l'odeur, il est cinq heures et demie. Déjà ! Comme le temps passe ! (On entend un coup de sonnette, Gontran se lève précipitamment.)

SCÈNE II

GONTRAN, FERNANDE,

GONTRAN, enlaçant de ses deux bras la jeune femme toute tremblante. — Vous ! enfin !... chère adorée ! Comme elle tremble ! (Il l'embrasse avec frénésie.)

FERNANDE. — Oh ! quelle imprudence ! (Un baiser.) Si mon mari... (Un second baiser.) Qu'allez-vous penser... (Un troisième baiser.)

(Fernande, entraînée par Gontran, se trouve sur le balcon.)

GONTRAN. — Oh ! parlez, cher ange, que j'entende votre voix divine...

FERNANDE, respirant fortement. — Dieu ! que ça pue chez vous !

GONTRAN. — Vous trouvez ?

FERNANDE. — C'est une infection.

GONTRAN. — Qu'importe ! Je vous vois, je vous aime, vous m'aimez... (A part.) L'infection redouble : il est six heures. Comme le temps passe !

(Les deux amoureux sont à table.)

GONTRAN, offrant une tranche de melon à Fernande. — Je vous le recommande. Il est excellent.

FERNANDE, après avoir goûté le melon. — C'est vrai, délicieux... Est-ce lui qui sent comme ça ?

GONTRAN. — Ainsi vous avez foulé aux pieds les derniers scrupules. Vous avez été touchée de mon amour... Tout de même, cette puanteur est insupportable.

FERNANDE. — Oui, Gontran, je vous aime... Rien, désormais, ne saurait nous séparer... Mais êtes-vous bien sûr, qu'il n'y a pas un rat mort dans un coin de cette chambre.

GONTRAN. — Oui, j'ai déjà cherché partout.

FERNANDE, se levant. — Je n'y tiens plus. Revenons, vous me chanterez quelque chose au piano.

SCÈNE III

Les mêmes.

GONTRAN, parcourant une partition ouverte sur le piano.

C'est ici le pays des roses !

FERNANDE (appuyée sur l'épaule de Gontran, en riant.) On ne s'en douterait pas.

GONTRAN (après avoir tourné plusieurs pages :

O fleurs qui parfumez la plaine,  
Pour embaumer les airs ainsi  
N'avez-vous pas pris son haleine ?  
Ma matresse est venue ici !

FERNANDE (furieuse). — Ah ! ça, par exemple, c'est trop fort ! (Elle éclate en sanglots et va se jeter sur un divan, Gontran tombe à ses pieds. La toile aussi.)

L'EMPLOYÉ

Des abus ! Des abus ! Toujours des abus ! Non, on n'a pas idée des abus qu'il y a en ce pays... Ainsi, tenez moi, je suis employé, simple commis principal au ministère des Réjouissances Nationales... Voilà vingt-cinq ans... (dans cinq ans j'aurai ma retraite)... voilà vingt-cinq ans que je viens tous les jours à mon bureau... exactement... à neuf heures... du matin... je signe la feuille de présence... je travaille où je ne travaille pas... ça ne fait rien... rien, n'est-ce pas ?... je lis le journal... je déjeune... je me repose... A quatre heures, je m'en vais... exactement. Je ne ferais pas grâce d'une minute au gouvernement... A la fin du mois... je ne manque jamais d'aller toucher mes appointements... dont on me retient régulièrement un dixième sous prétexte de me servir une pension sur mes vieux jours... comme si j'étais sûr d'y atteindre jamais... à mes vieux jours... encore un abus... tenez... mais là-dessus passons... il y aurait trop à dire... Enfin... vous le voyez, je suis un bon employé, assidu... dévoué... Eh bien... mon sous-chef meurt... Vous croyez qu'on me donne sa place ?... Pas du tout... C'est un petit jeune homme blond et sec, qui l'obtient... et moi... je reste commis principal... à deux mille quatre... dont on me retient un dixième... toujours... Eh bien, non... je proteste... C'est une injustice criante... Et je crie... Il y a trop d'abus comme ça... il faut les déraciner... les abus !

Enfin... qu'est-ce qu'il a fait, ce petit jeune homme blond et sec, pour me passer sur le dos... quand voilà dix ans que je guignais la place de mon sous-chef ?... J'y avais tous les droits, vous le savez bien... Oui... qu'est-ce qu'il a fait... je vous le demande ?... Vous n'en savez rien... ni moi non plus... Et qu'est-ce qu'il fera quand il sera installé ?... Rien... c'est certain. C'est moi encore qui serai forcé de faire toute la besogne... Qu'est-ce que font les chefs... les sous-chefs... les directeurs... les administrateurs dans les administrations ?... Rien... vous le savez tous aussi bien que moi, qui est-ce qui travaille dans les ministères ?... l'employé le simple employé... le pauvre employé... C'est l'employé qui fait tout... ce sont les chefs qui en profitent... Est-ce que ce sont les généraux qui gagnent les batailles ?... Pas vrai... ce sont les soldats, mais ce sont les généraux qui en profitent... Encore un abus... Et qu'est-ce que l'employé dans un ministère ?... rien... Que devrait-il être ? tout... Des abus... trop d'abus !... Il faut des réformes et des réformes radicales ! ou le pays est perdu.

Des réformes !... J'avais préparé tout un travail sur ce sujet... "De la nécessité des réformes dans les administrations"... J'avais dressé tout un plan... tranché dans le vif des abus qui nous rongent... J'avais rédigé tout un cahier... gros comme ça... avec des tableaux synoptiques, des tableaux comparatifs... des tableaux analytiques... un tas de tableaux enfin !... J'avais mis là dedans toute mon expérience de vingt-cinq années... Je demandais une audience au ministre... Encore un abus, les audiences... Comme si on ne devrait pas pouvoir approcher les ministres comme on veut !... Enfin !... Je sollicite une audience... On me demande pourquoi... Pourquoi ?... Je le dis pourquoi... Le ministre, un petit qui a des favoris pour faire croire qu'il a été avocat... me renvoie à son chef de cabinet... un gros court... qui n'est pas distingué... du tout... Le chef de cabinet me reçoit... poliment... Ça je dois le reconnaître il me demande ce que je désire... Je lui réponds que je veux réformer des abus... "Des abus !... me dit-il... et quels abus ?..." — Comment quels abus ?... Mais les abus qui dévorent notre pays et le conduisent à sa ruine !... "Il ne comprend pas... Il est po !... ça, c'est vrai mais pas intelligent... Il me regarde dans le blanc des yeux... je lui montre mon travail... il recule épouvanté. Il ne pouvait pas croire qu'il y eût tant d'abus que ça ! Il met le doigt sur un petit bouton... Un valet de pied paraît !... Encore un abus, les valets de pied !... Il me remet un mot pour le secrétaire particulier... et prie le valet de pied de me conduire dans le cabinet de ce dernier, après s'être excusé... poliment, ça, je dois le reconnaître. Il n'avait pas le temps de m'écouter.

J'entre chez le secrétaire particulier... un petit jeune homme très bien mis... frisé... avec une raie... jusque dans le dos... et un monocle dans l'œil... Il me regarde en ricanant... après avoir lu le billet du chef de cabinet. Je lui montre mon infolio... il pouffe de rire... et il me renvoie au directeur général... — Le directeur général un homme grave et chauve, me reçoit... avec force politesses et me prie poliment de lui exposer ce que désire.

— "Il y a trop d'abus, monsieur le directeur général lui dis je, et je veux les réformer."

Il me regarde avec complaisance, tout en feuilletant mon mémoire... Il paraît satisfait... A certains endroits, il hochait de la tête... comme ça... ce qui voulait dire qu'il me comprenait... Cela m'encourageait, moi... Je parlais toujours... je cherchais à lui expliquer le but patriotique des réformes que je méditais... et il me regardait en souriant... d'un air qui signifiait que j'avais touché juste... et que je pouvais compter sur lui... Et je

où il apprit que sa sœur Isabelle allait épouser le comte.

"Il partit précipitamment pour Barcelonnette.

"Au moment où il allait arriver, il fut provoqué par un gentilhomme masqué.

"Il se battit...

"Il fut tué.

"Tu ne l'ignores pas ?

— J'ai assisté au duel.

— Et quand tu as reconnu dans le meurtrier Saint-Allos, alors l'époux d'Isabelle d'Auriac, tu n'as osé rien dire, et tu l'as laissé condamner et emprisonner, torturer même, sans dire ce que tu savais.

— J'aurais causé à madame Isabelle, ma noble maîtresse, le chagrin le plus violent, si j'eusse osé parler. Elle, la femme de l'assassin de son frère ! Et elle aimait le comte. Je me suis sacrifié.

— L'a-t-elle su ?

— Jamais.

— J'aurais pu le lui dire, mais je me suis tu.

— Vous avez bien fait.

— Maintenant, autre chose !

— Quoi ?

— Puisque nous en sommes aux explications claires et nettes sur le passé...

— Eh bien !

— J'ai à demander un renseignement.

— Un renseignement ?

— Sérieux.

— Concernant ?

— L'histoire des parisés !

Martin Sambuc tressaillit violemment :

— Ah ! ah ! reprit Céranon, l'effet est toujours le même, il paraît.

— Cette affaire des parisés intéresse le salut de mon âme, dit Martin Sambuc.

— Ah ah !

— Je ne puis en parler !

— En vérité ?

— Sur ma foi de chrétien !

— Et si je te montrais un parisés ?

— Ne le faites pas !

— Pourquoi ?

— Je serais obligé de vous tuer !

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'à Barcelonnette, jadis, vous m'en avez donné un et que cette fois devenant la seconde, il faudrait que je vous frappasse sans pitié sans miséricorde !

— Sinon ?

— Rien de ce que j'entreprendrais ne réussirait.

— Comment ! Tu crois...

— Au destin !

— Et c'est le destin qui veut cela ?

— Oui.

— Alors, n'en parions plus !

— Jamais !

— Jamais soit, mais si nous ne pouvons plus parler entre nous d'un genre de monnaie fort bien accueilli par tout le monde, parlons de Sabine...

— Sabine ! répéta le Bayle en frémissant.

— Oui.

— Parler d'elle !

— Pourquoi pas ? Qu'est-elle devenue ?

— Elle est morte !

— Quand ?

— Peu de jours après le mariage du comte de Saint-Allos.

— Ah ! ah !

— Oui, elle est morte !

— Dans tes bras ?

— Non, je ne l'ai pas vu mourir, j'étais en prison ; mais en sortant de prison, j'allai à l'endroit même où elle rendit le dernier soupir, et invoquant son ombre, je fis entre les mains du fantôme le serment de vengeance.

(A continuer.)

LA CONSOMPTION GUÉRIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toute les Affections des Pouxmons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses : après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparation et l'employer. Expédié par la poste si on adresse avec un timbre nommant ce journal, W. A. Noyes, 149 Penna. Street Boston, N. Y.—24